

Culture

L'amitié chez les Moundang

Alfred Adler



Volume 5, Number 1, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078340ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078340ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Adler, A. (1985). L'amitié chez les Moundang. *Culture*, 5(1), 75–79.
<https://doi.org/10.7202/1078340ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit
(including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be
viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal,
Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to
promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'amitié chez les Moundang

par A. Adler,
C.N.R.S., Paris

Dans la plupart des sociétés traditionnelles, l'amitié est une relation de caractère contractuel qui implique de la part de ceux qui s'y engagent, le respect mutuel de droits et de devoirs plus ou moins rigoureusement définis et sanctionnés par la coutume. Elle est donc une institution sociale parmi d'autres et son importance pour les individus et même pour les groupes peut, dans certains cas, être tout à fait décisive. Hormis quelques exceptions comme le fameux «pacte de sang» des Azandé, elle a été rarement étudiée pour elle-même. Bien qu'elle s'exprime par des attitudes et des conduites codifiées qui s'offrent à l'observation ethnographique, l'amitié semble, comme l'amour, vouloir dérober l'essentiel pour ne laisser à l'observateur qu'une coquille vide. Forme élémentaire de la sociabilité, dimension constitutive de l'intersubjectivité, elle paraît s'abriter bien plus qu'elle ne se manifeste derrière les expressions conventionnelles que la société lui impose. En regard de sa fonction psychologique et de sa valeur morale que nous jugeons universelles, nous aurions ainsi tendance à considérer comme secondaires les formes particulières qu'elle revêt ici ou là.

À ces remarques générales, j'ajouterai que l'anthropologue est d'autant plus enclin à éluder une réflexion sur l'amitié que celle-ci — dans le meilleur des cas mais cela devrait être dans tous les

cas — fait partie intégrante de son expérience subjective de terrain. Comment, en effet, pourrait-on concevoir qu'il soit en état de mener durablement une telle expérience sans nouer des liens privilégiés avec un petit nombre au moins de ceux qu'il appelle ses «informateurs» et qui sont avant tout ceux qui l'initient à une culture à laquelle il est et, dans la grande majorité des cas, demeurera pour toujours un étranger?

L'amitié est comme le point aveugle de la vision qu'a le chercheur de terrain de son objet et il faut qu'il se fasse violence pour isoler comme objet de connaissance ce qu'il vit d'abord comme la condition subjective de la connaissance. Pourtant, très vite il peut se rendre compte que l'amitié qui le lie à des membres de la communauté qu'il étudie et qui, sans autre effort que simplement la vivre, lui permet d'enjamber les différences pour rejoindre son semblable, est tout aussi bien une nécessité objective.

À celui qui n'est ni parent ni allié, à celui qui ne se reconnaît aucun droit (le désir d'apprendre n'en constitue pas un) qui puisse justifier sa présence au sein de la société qui l'accueille, il ne reste que l'amitié comme relation possible et vivable pour y demeurer. Quelles que soient les règles à suivre pour la nouer, quels que soient les usages à respecter pour l'exprimer, l'amitié est d'abord une

relation élective et libre et, par conséquent, ouverte sur le dehors. À chaque individu elle ménage un accès à l'autre, non par rapport à soi comme individu isolé mais par rapport aux différentes unités de référence (famille, lignage ou clan, par exemple) au sein desquelles sa naissance et son statut l'ont inscrit. L'ami est toujours en position de tiers vis à vis de son partenaire (ou *alter ego*) et du groupe de référence considéré. Il en résulte que l'étranger même le plus éloigné est susceptible d'acquiescer ou de conquiescer ce titre pour peu qu'il en manifeste le désir, quel que soit l'usage qu'il entend en faire.

Dire que l'amitié est une relation libre et élective, c'est d'abord l'opposer aux relations de parenté et d'alliance qui sont premières et constitutives de toute vie sociale. Le philosophe peut assurément proclamer que l'homme naît libre et que la société lui impose ses contraintes conformément aux principes de son organisation. L'anthropologue observe au contraire qu'au moyen d'une relation telle que l'amitié, les individus et, dans certains cas, plus particulièrement les mâles, acquiescent une certaine liberté en créant des règles qui déjouent celles auxquelles dès leur naissance, ils ont été soumis. La liberté ainsi conquise ne doit pas se concevoir comme une victoire sur la tyrannie des liens de parenté mais comme l'invention ou plutôt, la tentative — d'ailleurs porteuse d'utopie — d'inventer une autre règle du jeu social.

Chez les Moundang du Tchad dont je vais maintenant parler, je dirai que l'amitié est considérée comme quelque chose ayant une valeur absolue, en opposition précisément avec les liens de parenté et d'alliance (essentiellement à l'intérieur d'une même génération). Elle n'est pas fondée sur ou construite à partir de quelque autre relation qui lui pré-existerait: elle n'a rien à voir avec la fiction d'une fraternité idéale enfin réalisée ou d'un lien d'alliance qui serait débarrassé de toute ambiguïté. L'amitié doit être conçue — les choses ne sont évidemment pas dites de cette manière par les Moundang — comme une relation pure, *sui generis*, qui a sa loi en elle-même et aucune autre finalité que sa propre existence. Du côté de la parenté, il n'est pas de doute possible: il n'existe pas de fraternité idéale, il n'existe pas de fraternité comme valeur¹. En tant que groupe, les germains sont divisés sinon déchirés par les obligations de solidarité dans la guerre de vengeance. En tant qu'ils forment des ensembles de rapports dyadiques, ils sont séparés par l'opposition entre aînés et cadets, les premiers devant des épouses aux seconds, ceux-ci héritant des veuves de ceux-là.

Du côté des alliés, la situation n'est guère meil-

leure puisque les frères aînés de ma femme (comme les maris de mes sœurs cadettes) sont mes « beaux-pères » tandis que mes alliés en position de cadets sont assimilés à des parents de la génération inférieure.

Une place à part doit être faite, comme on peut s'y attendre, à l'oncle maternel. À cette catégorie n'appartient que le frère cadet de ma mère car, conformément à la règle énoncée, son frère aîné est pour moi un « grand-père ». La relation avunculaire que les Moundang désignent par le terme *nané*, terme d'appellation réciproque, est caractérisée par deux traits essentiels: une très grande proximité mais une absence de familiarité, la possibilité de plaisanter l'épouse (elle est *nyéné* au même titre que les épouses de mes frères aînés) mais l'interdiction de la prendre en héritage. Par opposition à *de-laané*, *nané* est le « bon » parent (n'est-il pas votre mère?) mais sa proximité avec son neveu se manifeste surtout si ou quand le père est mort; on dit donc aussi que *nané* c'est le parent par défaut. L'aide et le soutien qu'il apporte à son neveu, c'est par amour pour sa sœur alors que le père agit par amour de son fils.

Ainsi, il est clair que la notion d'amitié ne peut être subsumée sous aucune des catégories de la parenté ou de l'alliance. Cela ne signifie pas pour autant que la relation se constitue dans un champ sans rapport avec celui de la parenté et de l'alliance. Si l'on demande à un Moundang une définition du lien amical, il se réfère d'abord au trio formé par Ego, alter et l'épouse (ou la fiancée) de ce dernier. L'ami, celui avec qui je me promène, selon la formule d'usage, est le garçon que j'ai choisi pour être mon messenger, « mon commissionnaire » auprès de ma fiancée ou de celle que je désire courtiser. Il m'accompagne quand je me rends chez mes éventuels ou futurs beaux-parents, il leur parle comme il parle aussi à leur fille car ce serait une honte pour moi d'ouvrir la bouche. Cet intermédiaire à qui je m'en remets pour le succès de mes entreprises amoureuses (y compris quand il s'agit de « faire fiancé caché », autrement dit de tromper un homme marié) a pour qualité essentielle d'être fidèle et absolument digne de foi, il n'a en vue que mon intérêt et cela, même au prix de grands sacrifices. L'intensité et l'exclusivité du lien amical font qu'en règle générale, on n'a souvent qu'un seul véritable ami au cours de son existence.

L'exigence de confiance à quoi se reconnaît l'amitié se manifeste sous une forme quasiment institutionnalisée dans la relation dite *mana* qu'un homme entretient avec l'épouse de son ami. Être amis, c'est boire ensemble la bière de mil, se payer mutuellement des pots au « cabaret ». Dans un

premier temps, les amis boivent n'importe où, là où une femme du village ou d'ailleurs a préparé de la boisson. Mais si un homme aime vraiment son ami, il l'invite à boire la bière qu'a préparée sa propre épouse. La femme et l'ami de son mari trinquent une première fois ensemble et l'homme peut alors appeler son hôtesse *mana*, «mère de la graine» (celle qu'on écrase pour faire la bière). La petite cérémonie se déroule dans l'intimité de la chambre de la femme et s'accompagne d'un échange extrêmement gai de plaisanteries. Il arrive même, comme je l'ai vu, que la femme soit si heureuse de la confiance (et de l'amitié) que lui témoigne ainsi son mari qu'elle se mette à déclamer en son honneur la devise de son clan. Excitée par les *you-you* qu'elle pousse, la femme esquisse des pas de danse et commence à prodiguer des marques très sensibles d'affection à son *mana*. L'alcool aidant, elle peut aller jusqu'à mimer une conduite amoureuse qui s'achèvera brusquement par un éclat de rire. On a frôlé la transgression comme pour en conjurer une fois pour toutes la menace mais le mari sait que son ami ne cherchera jamais, au grand jamais, à séduire sa femme et cette confiance renforce d'autant l'amitié toujours mise à l'épreuve.

Comme chez nous, il est dit chez les Moundang que les cadeaux entretiennent l'amitié. Quand elle se révèle vraiment durable, quand elle a résisté au temps, l'un des partenaires scellera le lien en promettant à l'autre sa fille — même une fille encore à naître — en mariage. Un tel mariage forcé que la promesse vivra peut-être comme le plus funeste destin, sera considéré par les hommes qui s'y sont engagés comme le couronnement de l'amitié dont le lien se perpétuera alors dans la génération des enfants et des petits-enfants. En outre, si les alliés ne sont pas des amis, le meilleur des alliés est encore un ami. Là encore, c'est la confiance qui prime dans la relation car le donneur est assuré qu'il ne rencontrera pas de la part de son ami de difficultés pour se faire verser la compensation matrimoniale (fixée, en l'occurrence, au taux le plus bas), difficultés qui empoisonnent si souvent les rapports entre alliés.

La confiance, la confiance élevée au rang d'un absolu, telle est, je crois, l'essence du lien d'amitié pour les Moundang. Cette espèce d'exaltation de l'éthique amicale a été observée ailleurs en Afrique et mérite d'être soulignée. Dans un texte inédit à ce jour, Marguerite Dupire (1984) écrit: «Les Serer attachent une valeur considérable à l'amitié sincère, généreuse, qui implique confiance et don de soi. Cette amitié est rare et dangereuse puisque les amis intimes, dits «amis-nez» (*kooj niin*) sont assimilés à des *alter ego*, un seul souffle vital

animant leurs deux corps. Elle unit presque toujours deux personnes de même sexe et de même génération: on n'a qu'un *kooj niin* et il est connu». Je n'ai jamais entendu un Moundang invoquer un tel principe métaphysique et l'idée même de la présence d'un même souffle vital dans deux personnes simultanément serait pour lui dépourvue de sens. Mais qu'il y ait de l'identique en deux amis, pas seulement une communion de pensée mais une pensée obstinément réaffirmée, cela assurément il le croit.

L'identité postulée par l'amitié n'a rien à voir avec l'identité formelle à laquelle renvoie l'équivalence des *siblings* ou avec l'identité substantielle que possèdent par naissance les jumeaux; elle est un idéal vers lequel elle ne peut que tendre sans que jamais l'assurance ne lui en soit donnée. L'obsession qui hante les amis est de savoir si la confiance que chacun a placée en l'autre est pleinement justifiée, si l'amitié qu'ils se sont mutuellement déclarée est vraie. Trois contes illustrent de façon différente cette problématique de l'apparence et de la réalité qui appartient en propre à la relation d'amitié qu'aucune institution sociale ne saurait durablement fixer.

Le premier récit nous fournit un modèle de ce qui constitue l'amitié pure et vraie parce qu'elle outrepassa les limites du raisonnable. Le narrateur nous l'a présenté sous la forme d'un mythe d'origine en concluant par la formule canonique: «C'est cela le commencement de *bai*, le commencement de l'amitié».

Le fils du roi avait un ami très cher avec lequel il se promenait tout le temps. Les deux jeunes gens étaient inséparables.

Mais cet ami était un écervelé capable des pires sottises. Ainsi, il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de coucher avec l'épouse préférée du roi, celle qui était la plus belle.

Un jour arriva ce qui devait arriver, le coupable fut surpris, arrêté et conduit dans une case du palais pour y attendre d'être mis à mort.

Le Prince qui connaissait les mauvais penchants de son ami, ne le voyant pas venir à l'heure habituelle, devina ce qui s'était passé. Il imagina un stratagème qui pourrait lui sauver la vie. Il partit en brousse en prenant un mouton. Rencontrant une lionne qui venait de mettre bas, il jeta son mouton comme appât et s'empara des lionceaux qu'il alla déposer aux pieds du roi, son père. Et il lui tint ce discours: «Mon père, mon ami et moi, nous avons fait un pari: je lui ai affirmé que j'étais capable d'attraper des lionceaux et lui m'a répondu que si c'était vrai, il serait, quant à lui capable d'entrer

dans la chambre de la plus belle femme du roi même en sa présence».

Le roi ordonna alors qu'on libère le condamné et dit aux jeunes gens: « Désormais plus rien ne vous séparera, il faut vous aimer pour toujours ».

Moralité: Les amis qui s'aiment ne font jamais *keme*, « la plaisanterie, l'amusement entre eux ». Si vous êtes amis, tout ce que vous avez au ventre (vos pensées) est semblable.

On remarquera que cette amitié qui résiste ainsi à la plus grave des transgressions lie deux garçons qu'oppose, en principe, la plus grande différence de statut. En fait, ce n'est pas cette différence qui est pertinente mais l'attitude du Prince qui place l'amitié au-dessus de l'honneur de son propre père.

Le second conte est la parabole des faux amis dont l'un voit et l'autre ne voit pas. L'aveugle avait une poule dont il confia la garde à son prétendu ami. Au bout d'un certain temps, il vint le voir pour lui réclamer son bien et s'entendit dire que l'animal était mort. Il prit la poule morte, l'enferma dans sa besace et s'en retourna chez lui. Sur le chemin, il croisa un cavalier qui montait un gros cheval, à en juger au bruit des sabots. Comme il se rangeait pour laisser le passage, le cavalier l'interpela: « Hé l'aveugle, où vas-tu ainsi? qu'as-tu dans ta besace? ». L'aveugle répondit: « Je ramène une poule morte que mon ami m'a rendue ». Le cavalier dit: « Notre roi est malade et m'a demandé d'aller lui chercher une poule morte en échange de ce cheval ». Ils firent l'échange et l'aveugle retourna chez son ami pour lui confier le cheval afin qu'il le vende. Au bout d'un certain temps, le faux ami prétendit qu'il ne trouvait pas d'acheteur et, enfin, lui affirma qu'il n'avait reçu qu'une botte de paille pour prix de l'animal. L'aveugle s'en contenta et rentra chez lui. Comme c'était la saison fraîche, il l'alluma pour se réchauffer. Il frotta un silex contre l'autre, souffla une fois, deux fois et, à la troisième, la paille s'enflamma et ses yeux s'ouvrirent.

Le récit s'achève comme un conte merveilleux: l'aveugle miraculé est convoqué chez le roi et réussit devant lui à guérir trois aveugles selon le procédé qu'il avait utilisé pour lui-même. En récompense, le roi fit de lui le premier de ses notables et le faux ami n'eut plus, selon l'expression du narrateur, qu'à aller se faire pendre ailleurs.

Moralité: La cécité de l'aveugle, c'était qu'il ne voyait pas la véritable nature de celui qu'il croyait être son ami. Dieu seul sait qui est bon et qui est méchant. Et le narrateur insiste: « L'amitié est chose grave, on ne s'amuse pas avec cela, il y a en elle, dit-il en français, de la complication ».

Ce conte d'apparence purement édifiante offre

un aspect curieux parce qu'on a l'impression que le narrateur a, en quelque sorte, enrichi son thème d'un autre thème seulement esquissé, celui bien connu des « échanges successifs ». Une poule morte contre un cheval et le roi se trouve guéri; un cheval contre une botte de paille qui en brûlant rendra la vue à l'aveugle. La dupe du début transformée au terme de ces échanges en héros civilisateur nous apprend que l'ami véritable n'est pas seulement un être bon mais un personnage mythique qui s'élève au-dessus de la condition commune. Ainsi, un pas de plus est franchi par rapport au Prince dont l'amitié se contentait de dépasser les bornes du raisonnable.

Le troisième conte est d'une autre nature. Il n'a pas pour objet l'amitié en elle-même mais les avatars du personnage de l'ami confronté au mauvais choix matrimonial de son partenaire.

Comme dans les récits précédents, nos deux amis se promènent ensemble. Mais cette fois ils marchent vers un but précis: l'un accompagne l'autre pour rendre visite à une fiancée habitant dans une lointaine contrée. Loin, fort loin sur la route, l'ami est mordu par un serpent et meurt. Le chercheur de femme l'enterre là, sur le bord du chemin et s'en retourne à la maison. Pourtant, il ne tarde pas à entreprendre encore une fois son lointain voyage tout en regrettant la perte de son ami car il n'a plus personne pour l'accompagner ainsi que le veut l'usage. Il finit par arriver chez ses futurs beaux-parents qui l'agrément comme gendre et lui demandent de repartir pour revenir avec le bétail de la dot. Le jeune homme s'exécute, rassemble les têtes de bétail exigées et reprend la route vers sa promise.

Lorsqu'il repasse à l'endroit où il avait enterré son ami, il se met à gémir: « Ô mon ami, si seulement tu vivais n'aurais-je pas mon compagnon pour parler en mon nom à ma fiancée? ». À ces mots il voit surgir devant lui son ami qui lui dit d'une voix très nasillarde: « Allons donc, faisons la route ensemble ». Il aurait dû s'apercevoir qu'une telle voix n'appartient qu'aux Esprits, aux *me-zuwunri* (des revenants avides de chair humaine aussi bien qu'animale) et que son « ami » n'était sorti de sa tombe que pour le tromper sous cette apparence ordinaire. Inconscient du danger qu'il côtoie, il marche donc avec cet étrange compagnon qui, au fur et à mesure que le terme du voyage se rapproche, dévore une à une les bêtes de la compensation matrimoniale.

Ils se présentent à la maison de la fiancée et l'ami-Esprit parle le premier: « *Mana*, dit-il à la jeune fille, donne-moi à boire et à manger ». Il s'empare d'abord de laalebasse d'eau, boit le

liquide et avale le récipient; puis il mange la nourriture ainsi que la Calebasse. Le beau-père reconnaît là les façons de faire d'un *me-zewunri* et met en garde son gendre: «Si tu repars de jour, l'Esprit dévorera ta femme. Dis à ton «ami» que tu passes la nuit ici et tu profiteras de son sommeil (car le sommeil des Esprits est très profond) pour filer». Ce sage conseil est suivi et le couple s'enfuit à la faveur de la nuit. Le lendemain matin, l'Esprit se met à leur poursuite mais après de multiples tentatives pour s'emparer des fugitifs toutes déjouées grâce à l'intervention de Kazay, le Décepteur moundang, il doit renoncer. Le jeune homme et sa femme arrivent sains et saufs à la maison.

La moralité du conte est qu'il ne faut pas aller loin de chez soi pour chercher une femme. Si le garçon n'était pas parti au loin, son ami ne serait pas mort. Se marier loin, c'est déjà le commencement de la mort. On peut ajouter que pour les Moundang, devoir son salut au Décepteur n'est certes pas une affaire car l'on ne sait jamais de quel prix il vous faudra payer le service rendu. Kazay représente toujours un terme manquant, il fait fonction de substitut mais masque plutôt qu'il ne comble le vide. Si un homme meurt sans héritier mâle et qu'un utérin vienne prendre la place, on dit que c'est Kazay qui a hérité et que par conséquent «c'est pour rien» (*tekolé*) que le défunt a laissé des biens. Dans notre récit, l'ami transformé en son contraire, en *me-zuwunri*, est remplacé par Kazay dont on ne saurait dire qu'il est l'équivalent d'un ami. Il nous faut donc compléter ainsi la moralité énoncée par le narrateur: c'est la même limite qu'il convient de ne pas dépasser si l'on ne veut pas

risquer de perdre un ami ou de ramener une mauvaise épouse. Les Moundang racontent quantité d'histoires où c'est la fiancée venue de loin qui s'avère être un *me-zuwunri*, un Esprit cannibale dont le corps d'une beauté irréelle est pourvu d'un vagin denté. Curieusement d'ailleurs, l'excès de beauté semble aller de pair avec l'éloignement comme signe et cause du caractère fatal de la femme. Beauté fatale, pourrait-on dire, qui est au mariage ce que la fausseté morale est à l'amitié.

La conclusion à tirer du conte est qu'il y a homologie entre le véritable ami et la bonne épouse et que la plus grande félicité pour un homme est d'avoir l'un comme l'autre. Mais il nous avertit aussi des désastres auxquels courent ceux qui rêvent de réunir cette double félicité en une seule dans la figure idéale du triangle. Cette figure dont nous avons fait une source inépuisable de comique, nous en connaissons nous aussi la dimension tragique. Mieux encore que les mots mêmes de Ramuz, la musique si poignante et si tendrement ironique de Strawinsky nous le donne à entendre: «Un bonheur, c'est tout le bonheur, deux, c'est comme s'il n'existait pas».

NOTE

1. Il n'y a pas de terme correspondant à notre mot «frère». Les frères sont désignés en moundang comme «enfants de père» ou «enfants de mère». Un cadet et le fils de son frère aîné s'appellent d'un terme réciproque qui se traduit par «petit père», *de-laané*. Un proverbe dit: «*de-laané*, c'est votre mort».